MARIE CAUSSE

BLEU TATOUAGE

Roman

L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ODEUR DE LA VILLE MOUILLÉE, coll. « L'Arpenteur », 2012. Prix de la Nouvelle de l'Académie française, 2013.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Marie Causse

BLEU TATOUAGE

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 2014.

à Baptiste

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE I

Il a bien fallu identifier le corps. Alors on m'a appelé, moi. Et effectivement je le connaissais bien, ce corps, enfin surtout la tête qui allait avec, même si là, elle avait pas mal changé. Ça fait partie des trucs que je ne m'explique toujours pas dans leur jargon : reconnaître un corps. En général les gens, moi, je les reconnais à leur gueule comme tout le monde, à part de rares exceptions, comme Flo que je reconnais le plus souvent à son cul, mais passons.

Je n'avais pas eu le temps de me préparer. Quand ils étaient venus me chercher chez moi, les flics ne m'avaient pas dit où on allait. Bien sûr, pas un mot non plus en chemin. On m'avait traité avec le respect que l'on montre en général à mon engeance. Je finis par me demander si les flics ne préfèrent pas eux aussi les gros délinquants aux

Extrait de la publication

petites frappes. Oreilles et queue baissées, j'ai obéi. Je les voyais se marrer. Tu parles, c'est drôle, ça, d'emmener quelqu'un à la morgue pour lui faire voir un macchabée. Eux, ce sont des hommes, des vrais, qui ont l'habitude, qui en ont vu d'autres comme on dit. Pas moi. On m'envoie toujours ces deux cons-là : le gardien de la paix Reyet et le lieutenant Courtencin, « Cédric » à l'interphone. Je suis sûr qu'on m'envoie ces deux-là parce que ce sont les plus jeunes. On me les envoie en civil, pour pas éveiller les soupçons. Le plus pénible, c'est qu'ils pensent qu'attifés comme ils le sont, ils vont passer pour mes amis.

La première fois qu'ils sont venus, on avait dû leur dire : *attention, les gars, vous allez chez un dealer*. Et j'ai vu débarquer ces caricatures de zonards dans mon salon : pantalon large et sweat à capuche pour l'un, et accoutrement identique ou presque pour l'autre, agrémenté d'une casquette, visière sur le côté. Je ne sais pas qui a été le plus surpris : moi en ouvrant la porte et en voyant ces deux idiots, ou eux en découvrant mon salon. Moi qui ne supporte pas la racaille, je les ai pourtant fait entrer.

Ce qu'on ne leur avait pas dit, c'est qu'ils allaient chez un dealer lettré. Et propre. Avec le recul, je regrette de ne pas avoir profité de leur

Extrait de la publication

moment d'égarement pour leur enfiler des patins. Au lieu de ça, c'est le plus petit qui a marqué un point en me mettant sa carte sous le nez : « On retourne ton appart tout de suite ou tu nous montres la marchandise ? » Je n'ai pas demandé s'ils avaient un mandat, ça avait l'air évident. J'ai fait profil bas et je les ai emmenés dans la pièce où je fais pousser mon herbe avant qu'ils ne se mettent à chercher par eux-mêmes. C'était une belle petite installation : deux lampes, une aération comme il faut, tout. Quatre récoltes par an, rien que ça. Mon beurre dans les épinards. Et mes épinards, aussi. Plus précisément : mes tomates. Tant qu'à installer des lampes, j'en avais profité pour faire aussi pousser mon jardin, en plus du reste. Les tomates étaient encore jeunes, comme l'herbe : mes boutures avaient bien pris.

« Bah, dis-moi, t'as la main verte. Ta maman doit être drôlement fière. »

Je n'avais pas très envie de rire. Je voyais l'autre qui prenait des notes.

« Et c'est tout ? Tout est là ? »

On est retournés dans le salon et je lui ai montré ce qu'il restait de ma dernière récolte. Du fric, j'en avais plus beaucoup : je venais de remplir le frigo avec des trucs assez chers pour un dîner prévu le soir même, et d'acheter un bijou

pour Flo, une connerie à cinquante euros, quand même, je ne sais plus ce que j'avais à me faire pardonner. Et puis c'était la fin du mois, il devait me rester un peu moins d'une centaine d'euros en billets de vingt dans mon portefeuille.

Je restais calme, d'après Yannick, je risquais pas grand-chose avec les quantités que j'avais chez moi, je pourrais faire passer ça pour une consommation personnelle. Yannick, c'est un ami, et mon premier client. Il est en fac de droit. Quelle année ? Je sais plus. Je me suis demandé une demi-seconde si c'était lui qui m'avait balancé, mais en fait non, c'était pas possible. S'il s'était fait contrôler avec un peu de beuh, il aurait dit qu'il l'avait achetée à un mec dans la rue. D'abord c'est un pote, et puis il est trop malin pour faire tarir la source miraculeuse. J'espérais seulement qu'il m'avait pas raconté n'importe quoi et qu'il avait bien révisé avant de me donner des conseils. Mon discours était tout prêt : consommation personnelle. Je fume beaucoup, beaucoup trop, je sais bien, monsieur l'agent. Et avec ça, j'aurais probablement droit à un suivi psy pendant quelque temps, des rendez-vous où je serais allé raconter des conneries pour qu'on me lâche la grappe.

« Tu vas bien nous faire un café », avait dit Courtencin d'un ton distrait tout en s'asseyant

Extrait de la publication

dans mon fauteuil. Je sais pas ce qu'ils ont tous avec le café, non seulement ça énerve, mais en plus ça fait pisser et puer du bec. Mais Flo en boit, alors il y en a toujours à la maison. Pendant que je le préparais, celui qui n'avait presque rien dit et m'avait suivi à la cuisine continuait à regarder un peu partout, à noter des trucs. J'ai entendu l'autre qui parlait au téléphone.

« Monsieur, on a un client. On vous le ramène. »

J'ai voulu protester, j'ai commencé à dire que c'était juste ma consommation personnelle, et que ma copine devait venir dîner, mais le flic m'a interrompu et m'a dit que si je ne faisais pas d'histoire, je m'éviterais les menottes.

Ça ne les a pas empêchés de nous embarquer, moi, mes plantes et mon matériel, quand l'autre a eu terminé son café, laissant la tasse sale sur ma table basse. Ah, les cons de flics ! La seule compensation, c'était de savoir que mon café est toujours, immanquablement, imbuvable. Le lendemain matin, je ressortais du commissariat avec un arrangement qui m'avait semblé assez honnête : on ne me présenterait pas au juge, on fermerait les yeux pour cette fois ; en échange, je donnerais des informations sur ce que je savais, et surtout sur les gens qui consommaient. Quand j'ai expliqué à Flo le marché que j'avais conclu

Extrait de la publication

avec les flics, elle a dit que c'était bizarre, qu'elle voyait pas l'intérêt pour eux, mais que c'était bien comme ça.

Heureusement, ce matin-là, ce n'est ni le cul ni la tête de Flo que j'ai dû reconnaître. Le cadavre s'appelait Lucie. Un mètre soixante-cinq environ, type européen. Normale, quoi. Signe particulier : ses cheveux courts changeaient de couleur environ une fois toutes les deux semaines ; elle arborait une chevelure tantôt jaune pisseux, tantôt rose bonbon. Ce jour-là, avec ses cheveux bleus et sa bouche presque de la même couleur, on aurait dit un personnage de manga en moins bandante. Elle a sûrement eu un joli minois, il y a longtemps, avant de rencontrer le premier salaud qui lui a foutu des conneries en tête et des saloperies dans les poumons et dans le nez. Moi je ne l'ai jamais trouvée bien jolie de toute façon : le teint sale, les yeux creusés, les dents pourries par l'héroïne, les jambes et les bras trop maigres, pour la même raison : une pauvre tox. J'en sais quelque chose : je la fournissais, en partie et de temps en temps. De l'herbe, surtout, même si la veille, c'était des cachets qu'elle était venue chercher. Les flics devaient pas la connaître, il faut dire qu'on ne les voit plus si souvent par ici, ils ont sûrement

Extrait de la publication

d'autres chats à fouetter. Comme visiblement c'était une overdose, on m'a demandé ce que je savais sur elle. Eh bien, pas grand-chose, et de ce que je savais, je ne leur ai pas tout dit.

J'ai rien dit pour les brûlures de clopes, par exemple : deux sur le bras gauche. C'est son mec qui lui a fait un jour qu'il était défoncé. Un sacré timbré aussi, celui-là. Moi ce que j'en sais, c'est ce qu'elle me racontait quand elle venait se ravitailler chez moi. Elle voulait jamais repartir, la conne. « Tu vas bien me faire un café, Ben. » Il y a encore quelques années, j'aurais dit non, par principe : j'aime pas que les clients s'attardent chez moi. Un dealer, c'est pas un caviste, et encore moins une nounou. Si j'avais voulu tailler la bavette avec des crétins plus tout à fait lucides, j'aurais ouvert un bar, et j'ai pas envie de me ramasser tous les toxicos de la ville à l'heure du thé. Mais les choses ne sont plus comme avant, et maintenant, je prends le temps d'écouter ce qu'on veut bien me dire, même si je me refuse toujours à poser des questions. C'est peut-être pour ça, d'ailleurs, qu'on me parle si facilement.

Lucie ne m'a jamais été sympathique. Quoi qu'elle dise, j'avais toujours l'impression qu'elle se foutait de ma gueule ; et sa façon de me faire du charme en espérant avoir une ristourne ne plaisait

ni à moi ni à Flo. De toute façon, c'était même pas une vraie cliente, je la dépannais de temps en temps, c'est tout. Donc, j'écourtais le plus possible, j'étais gentil, poli, mais un café pas plus, après c'est dehors : « Pour la dépendance à la caféine, c'est au bar d'en face. » Elle avait deux brûlures de clope sur le bras, et c'est quand elle a vu que je les fixais avec dégoût qu'elle m'en a fait l'historique. J'ai rien dit aux flics pour les brûlures, et je leur ai rien dit non plus pour les cachets qu'elle avait voulu m'acheter à crédit. De toute façon, j'allais arrêter. Je voulais me faire une sorte de prime de Noël, un treizième mois, mais j'étais bien plus tranquille avec l'herbe. Les cachets, ça m'a rapporté une nouvelle clientèle, un peu plus d'argent et, visiblement, plus d'emmerdes. Surtout, je me disais que je devrais m'en débarrasser au plus vite en rentrant chez moi, en espérant que les flics ne tiendraient pas à m'y accompagner. J'ai aussi évité de leur dire que Lucie connaissait bien Flo, peut-être parce que Lucie avait profité de me trouver seul chez moi la veille pour me le dire, et que j'étais tombé des nues. Je me suis contenté de leur filer le nom de son mec, histoire qu'ils repartent avec un os à ronger. Son adresse, ils n'auraient qu'à la trouver tout seuls.

Même si j'arrivais pas à avoir de la peine pour cette fille, je faisais pas le fier : c'était jamais que mon premier cadavre. Mon premier *vrai* cadavre en tout cas. L'autre, c'était celui de mon grand-père, tout beau et presque repassé tellement on l'avait bichonné. De toute sa vie, il avait sûrement jamais été tant pomponné. Et ça m'avait déjà pas beaucoup plu. Mais Lucie, personne à la morgue n'avait cherché à l'arranger. Donc elle était là, ses cheveux bleus hirsutes, ses lèvres violacées faisant comme une tache dans son visage bouffi par la mort, le teint plus blafard que jamais. On avait au moins eu la décence de lui fermer les yeux ; je ne me souviens pas de quelle couleur ils étaient.

Extrait de la publication

CHAPITRE 2

Il n'était pas onze heures quand le commissaire divisionnaire Blondet entra dans le bistrot. Elle commanda pourtant un whisky avec son café.

« Mauvaise journée, *Monsieur* ? » hasarda le patron en lui portant sa commande. Elle leva les yeux vers lui et esquissa un pauvre sourire. Le commissaire Catherine Blondet n'avait cependant rien d'un homme, c'était une plaisanterie que le patron ne pouvait s'empêcher de lui servir tous les jours.

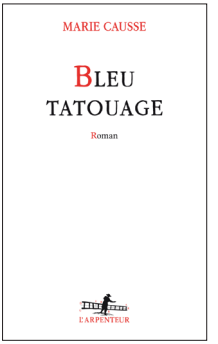
Depuis trente ans qu'il tenait le café en face du commissariat, il en avait vu passer, des flics, le père Foissard, et il connaissait les petits trucs de la Maison aussi bien que s'il en avait fait partie. Il savait aussi que chez ces gens-là, on porte son grade comme un saint sacrement. Ne pas donner de l'inspecteur à un inspecteur, ça revient à

Extrait de la publication

Je tiens à remercier le docteur Alice Laplante, qui a épargné à *Lucie* une mort improbable. Merci aussi pour son aide au capitaine K. : on n'a pas souvent l'occasion d'interroger un policier.

Je remercie également Cécile Delettres et Marie-Florence Ehret, amies précieuses et relectrices infatigables. Et enfin, merci à Martin Lafréchoux, pour une idée qu'il m'a laissée lui voler.

Extrait de la publication



Bleu tatouage
Marie Causse

Cette édition électronique du livre
Bleu tatouage de Marie Causse
a été réalisée le 2 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070143177 - Numéro d'édition : 257010).
Code Sodis : N56851 - ISBN : 9782072498978 -
Numéro d'édition : 257012.

Extrait de la publication